



LOUIS MANZAGOL

TUÉ LE 30 SEPTEMBRE 1914, A BERRY-AU-BAC, COTE 108

Promotion 1905. — Lettres.

C'est à Berry-au-Bac, le 30 septembre 1914, que Louis Manzagol est tombé en héros, face à l'ennemi.

Né à Paris le 20 septembre 1886, il fit ses études au lycée Voltaire, puis au lycée Henri IV qu'il quitta après le baccalauréat pour suivre au collège Chaptal le cours de préparation à Saint-Cloud. Admis en 1905, il dut interrompre ses études pour accomplir son service militaire.

En évoquant la classe, la cour et le parc, tous ceux qui l'ont connu reverront sans peine sa silhouette élancée, sa démarche souple, son fin visage encadré d'une barbe très brune, plus rare autour de la bouche rieuse, et ses yeux noirs tout à la fois doux et malicieux, où se reflétaient la vivacité de l'esprit et la délicatesse exquise du cœur. Il maniait joliment l'ironie, sans jamais blesser personne. Sa sereine bonté lui gagnait spontanément tous les cœurs.

Tel je le retrouvai en octobre 1911 à l'École normale de

Châlons-sur-Marne où il avait débuté en 1909, après un séjour d'une année à Leipzig comme boursier de l'État. Très vite notre camaraderie d'autrefois se changea en solide amitié. En février 1912, il quitta Châlons pour Dijon où il suivit les cours de la Faculté. En 1914, il passait avec succès la licence de philosophie. A Châlons comme à Dijon, il ne comptait que des amis. Autour de lui régnait une atmosphère de sympathie où il faisait bon vivre. D'une humeur toujours égale, sachant d'un mot affectueux stimuler un zèle fléchissant ou reconforter une âme d'enfant qui s'inquiète, il était pour ses élèves un grand frère autant qu'un maître. « A mesure que l'on pénétrait dans son intimité, écrit un de ses collègues, on découvrait en lui un esprit délicat et profond, doublé d'une âme sensible et généreuse. Il avait une intelligence droite et sûre en même temps que fine et nuancée, qui séduisait et attirait. » Largement ouvert à tout sentiment noble, vibrant aux manifestations multiples de l'art, il était un musicien délicat et charmait nos soirées d'hiver en interprétant au piano les chefs-d'œuvre des maîtres à qui il devait en partie sa culture esthétique. Il chantait agréablement et était poète à ses heures. Il savait d'un crayon habile fixer les silhouettes et les attitudes avec une exactitude spirituelle et bon enfant. Il semblait un « honnête homme » du grand siècle égaré en notre temps de commerçants et d'ingénieurs. « Comment ne nous serions-nous pas pris pour lui d'une véritable affection ? ajoute son collègue. Il était si serviable, si bon, si désireux de faire plaisir à tous ceux qui l'entouraient ! »

Un curieux hommage a été rendu à sa nature par un de ses collègues de la Société de Graphologie, M. Eloy. Depuis longtemps Louis Manzagol s'intéressait aux études graphologiques et y était passé maître. Il avait publié en 1906 un *Essai d'une classification naturelle des signes graphologiques* que les connaisseurs assurent plein d'aperçus originaux. En 1914, il présente un mémoire intitulé *Éléments de graphologie à l'usage des éducateurs*, qui éclaire singulièrement les rapports entre l'écriture et le caractère. Son collègue, M. Eloy, après

avoir étudié l'écriture de notre ami, concluait : « Je ne ferai qu'une remarque générale sur cet examen si intéressant du graphisme de ces sept années (de quinze à vingt-deux ans) : c'est l'harmonie d'ensemble qu'il révèle... Cette régularité de progression est un gage de haute supériorité pour l'avenir. »

L'avenir, hélas ! Louis Manzagol est tombé à vingt-huit ans, d'une mort glorieuse, digne couronnement de sa belle vie.

A la mobilisation, il rejoint comme sergent le 205^e d'infanterie à Falaise. Le 17 août, il envoie à ses parents une carte d'Origny-en-Thiérache ; il reçoit le 26 août le baptême du feu et, dans les combats journaliers auxquels il prend part, son régiment est très éprouvé ; lui reste sain et sauf. Le 17 septembre il dit avoir marché depuis quinze jours à raison de vingt heures sur vingt-quatre, sans sommeil et presque sans nourriture. Pas une plainte, et cependant nous savons par un homme de sa compagnie quelles souffrances il a endurées : « Nous avons souffert, écrit ce soldat, tout ce qu'un homme peut souffrir, toujours marcher, jamais dormir et jamais manger que par le hasard ; ce qui nous a surpris le plus, c'est de voir ce qu'un homme est capable de rendre. Tout ça est trop long à écrire, il y en a trop. »

Le 21 septembre, Manzagol écrit à ses parents : « Je suis sain et sauf. Le coffre résiste vaillamment à la fatigue. » Et le 26 : « Notre régiment a été cité à l'ordre du jour de l'armée pour sa belle conduite aux combats des 14, 15, 16 et 17 septembre et je viens d'être nommé adjudant. » Enfin, le 29 septembre : « Que maman garde courage et confiance ! La fin de nos épreuves sans doute n'est pas loin. »

Le 205^e était alors à Berry-au-Bac. Le 30 septembre, au matin, le régiment reçoit l'ordre d'attaquer la cote 108 fortement occupée par l'ennemi. C'est en conduisant sa section à l'assaut que Manzagol fut tué ; une balle le frappa en plein front au moment où, ayant ramassé le fusil d'un de ses hommes blessé, il faisait le coup de feu dans la position du tireur à genou.

L'humble témoignage d'un de ses poilus, que je cite ici

sans en modifier la naïve expression, nous donne la meilleure preuve de ce qu'il fut comme chef : « Quoique n'étant pas de la même section que lui (il commandait la 4^e section et j'étais de la 1^{re}), je le connaissais très bien et même à différentes reprises, j'ai été, je pourrais le dire, me mettre sous son aile, car il était à bien parler l'homme de confiance de l'adjudant, qui lui était homme du métier, et qui plus est, un homme de sang-froid et dessalé comme il faut l'être dans ces occasions-là et alors, comme mon tempérament n'aime pas ceux qui perdent le nord, c'est sa section que je préférais. L'adjudant fut blessé le 16 septembre et alors je me souviens que dans l'esprit du capitaine, c'est votre fils qui le remplaçait, seulement moi je l'ai quitté avant qu'il soit nommé, car j'ai été blessé le 17... Ceux que j'ai vus depuis m'ont dit que ce jour-là (le 30 septembre) il n'y eut que la 4^e section pour faire l'attaque qui ne réussit pas ; c'est là qu'il fut tué et laissé sur le terrain, car personne ne put aller le chercher ; donc il a dû être enterré par les Boches puisque au fait il est mort dans leur coin. Cette affaire est arrivée dans la carrière de Berry-au-Bac ; la compagnie était restée en bas de la butte et lui était en haut et c'est là qu'il est tombé. »

Sur sa tombe inconnue, pourrait-on graver plus belle épitaphe : « Lui était en haut et c'est là qu'il est tombé ! »

Jusqu'à la fin de la guerre, la cote 108, tour à tour perdue, puis reprise, resta dans la zone battue journellement par la mitraille ; et les parents de notre pauvre ami ne sauront jamais quel coin de la terre de France abrite les restes de leur enfant bien-aimé. « C'est la cendre des morts qui créa la Patrie. » Si la France en deuil sort grandie de cette immense hécatombe, c'est parce que de tels morts ont mêlé leur poussière à son sol fécondé par leur sacrifice, et qu'au firmament du souvenir leur étoile, toujours présente, guide vers l'avenir ses destinées immortelles.

A. FOUROT.
